

PRIX DE L'ABONNEMENT  
payable d'avance.

Lyon, 30 fr. pour l'année.  
— 11 pour 6 mois.  
— 6 pour 3 mois.  
Département du Rhône, 21 fr.  
Hors du département, 22 fr. pour  
l'année, et dans les théâtres,  
20 c. par numéro.

# L'ARTISTE

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,  
imprimé avec luxe; Table et  
Couverture;

Formant un beau volume  
Album à la fin de l'année;

Paraît tous les Dimanches,  
et se vend dans les Théâtres

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

## JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,



Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 3; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 31. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

### AVIS A NOS ABONNÉS.

Nous aussi, comme tous nos confrères de Lyon, nous avons nos petites tracasseries, grâce au service des postes. Il nous arrive des plaintes et des réclamations; certains abonnés, et un de nos correspondants de Paris nous écrivent pour réclamer notre journal dont ils n'ont pas reçu plusieurs numéros. Or, plusieurs numéros pour nous, c'est grave, puisque *L'Artiste* ne paraît que tous les dimanches et qu'il est ordinairement accompagné d'une lithographie ou de musique. Nous affirmons, et ceci pour les personnes qui ne reçoivent pas notre feuille régulièrement, que nous ne faisons ni erreurs ni omissions. Nous espérons du reste que les plaintes personnelles que nous avons dû formuler auprès de M. le Directeur des postes de Lyon, porteront leurs fruits. M. le Directeur a pris en considération nos justes réclamations, et nous nous en reposons maintenant sur sa sollicitude à assurer la régularité du service qu'il surveille, du soin d'un ordre parfait à l'avenir.

### GRAND-THÉÂTRE.

L'Opéra allemand: *Fidelio*. — Reprise du *Mauvais œil*. — 1<sup>re</sup> représentation d'*Un Mariage sous Louis XV*.



La semaine n'est pas stérile, comme on voit. Dans tout cela, il y a du bon, du passable, et du mauvais. Ce dernier domine. Commençons par les Allemands.

Ce n'est certes pas la musique qu'ils exécutent que je blâme; *Fidelio* est un fort bel ouvrage, et d'un homme de génie qui n'en faisait que de beaux. Je n'en veux pas non plus à l'idée administrative qui accroche au passage des artistes étrangers, et qui leur donne l'hospitalité, dans l'espoir d'une *bonne affaire*; ceci est bien. Mais le bien s'arrête là. Le malheur est que les Allemands en question, et qui n'ont du reste fait leurs preuves en France sur aucune grande scène, sont tellement au-dessous du médiocre qu'on ne peut pas prendre au sérieux l'exécution qu'ils nous ont fait entendre du *Fidelio* de Beethoven. Je n'admets pas qu'un opéra soit exécuté quand il est à peine indiqué.

Beethoven écrivit son premier ouvrage pour le théâtre (celui dont il s'agit), plutôt pour se rendre aux sollicitations de ses amis qu'entraîné par son penchant particulier. Ce fut dans les logements mêmes du théâtre de Vienne, dans lesquels l'illustre auteur s'installa, que fut écrite la musique destinée au drame de *Léonore*, arrangée sous ce titre par Souleithner, conseiller de régence, qui en tira le sujet d'une pièce française de Gaveaux. C'est cet opéra de *Léonore* que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de *Fidelio*, et qui a acquis une grande réputation de belle musique, malgré son peu de succès à sa première apparition (1805). *Fidelio* a deux ouvertures: la première destinée à *Léonore*, et une seconde en *mi* majeur composée pour le théâtre de Prague, et moins difficile que la précédente. Cette ouverture, qui n'était pas terminée le jour de la reprise de *Fidelio*, fut remplacée par celle des *Ruines d'Athènes*, et peut-être est-ce à cette cause qu'on attribue généralement trois ouvertures à *Fidelio*. J'émetts une opinion, sans affirmer.

Il serait bien à désirer que le Grand-Théâtre de Lyon ne fût pas tout-à-fait comme un hospice ou une auberge, recevant et logeant tous les passants et les infirmes. Il serait utile et de bon goût de se respecter. Certes! ce serait pour nous un grand bonheur que de pouvoir apprécier, exécutés par des nationaux qui doivent en savoir toute la poésie, toute la pensée intime, les chefs-d'œuvre de musi-

que des grands maîtres de l'Allemagne; mais, hélas! c'est à peine si nous avons pu soupçonner toutes les beautés de *Fidelio*, et, à cet égard, nous nous en tenons à la réputation et à l'estime dont cet ouvrage jouit parmi les musiciens. En l'absence de solistes passables, je comptais, moi qui suis très simple de mon naturel, sur l'exécution des masses vocales et instrumentales, triomphe ordinaire des Allemands; mais cette fois, trois fois hélas! je n'ai entendu et aperçu qu'un orchestre maigre et clair-semé, sautillant outre mesure et ne jouant pas toujours avec précision. Les chœurs ont bien quelque ensemble, mais ceux qui les composent n'ont que l'apparence des voix indispensables, et en somme, moi et bien d'autres, nous nous sommes trouvés très déçus. A propos, l'orchestre n'était point groupé comme le nôtre: tous les violons d'un côté, les contre-basses et les violoncelles au centre, et les instruments à vent à droite du chef d'orchestre, les flûtes et les hautbois en avant des cuivres. Pour juger de cette disposition, il faudrait autre chose que quelques exécutants.

Pour la bonne règle, voici les noms des artistes allemands: Mesd. Eichfeld et Jacobi Betz, premières chanteuses; M. Netz, basse-taille; M. Pichon, baryton; MM. Kourt et Eichfeld, ténors. A la bonne heure! je n'y tiens pas. De plus, on annonce *Don Juan* de Mozart (je ferai remarquer qu'il faut trois femmes pour le *Don Juan*, et que cette liste n'en avoue que deux), *Freychutz* de Weber, et *Une Nuit à Grenade* de Kreutzer.

Nous avons eu la reprise du *Mauvais œil*, charmant petit opéra, délicieusement chanté par Audran, Mlle Lehuen et Malliot. Rien de suave et de frais comme la jolie voix d'Audran, se mariant avec bonheur à l'organe frais et pur de Mlle Lehuen. Ce rôle du *Mauvais œil*, écrit pour Mad. Damorcau, exige une cantatrice; aussi Mlle Lehuen ne s'en est-elle point tirée comme une dugazon, mais bien comme une jeune chanteuse qui prouve de plus en plus ses rapides progrès. Ses vocalises sont légères et faciles, ses fioritures, ses ornements d'un goût parfait, d'une bonne méthode, et trahissent d'excellentes indications. Mlle Lehuen est en bonne voie, et je l'engage vivement à persévérer dans ses études.

M. Arnaud, dans la *Muette*, tenait à prouver sans doute qu'une partie de notre critique, en ce qui le concerne, n'était pas tout-à-fait dépourvue de raison. La largeur, l'ampleur des sons, le développement de la phrase musicale, l'usage presque constant de la voix de poitrine sont bien en effet les bases de la méthode de Duprez; mais cette méthode use vite le chanteur, et, poussée dans ses derniers retranchements, elle a bien son côté vicieux. Crier n'est pas toujours chanter, témoin le duo *Amour sacré de la patrie* dont la seconde reprise, conséquence inévitable du volume de sons émis dans la première, a complètement fait défaut à M. Arnaud qui voulait aller *crescendo* et dont la voix a dû se briser dans la lutte. Ce n'est là qu'un échec assez ordinaire aux débutants qui ne mesurent pas leurs forces et dont la poitrine, quelque large et bien constituée qu'elle soit, n'est pas de fer, après tout. Singulière méthode, en résultat, que celle qui exige impérieusement des poumons surhumains et qui soumet constamment celui qui écoute à s'inquiéter de la constitution physique d'un chanteur! Franchement, j'aime mieux l'art des Rubini, des Nourrit, des Ponchard, et de tant d'autres d'un moindre mérite, qui savent émettre le son d'abord, nuancer, articuler, qui ont du sentiment et de l'âme, chez lesquels le chant a du mouvement, de la légèreté et de la passion, des physionomies diverses enfin par l'usage simultané qu'ils savent faire de la voix de poitrine, de la voix mixte et de la voix de tête, par le travail complet et varié auquel ils se sont livrés sur tout ce qui constitue l'art du chant. On pourrait ainsi définir la méthode de Duprez: certaines conditions étant données, faire de l'effet, mais dans ces conditions seulement. M. Arnaud a besoin d'une revanche, et j'espère, pour le bien que je lui souhaite, qu'il la prendra.

Autre chose, maintenant. Ce ne sera pas long, parce que s'il est permis à des auteurs en renom, comme M. Alex. Dumas, de prendre dans leur bibliothèque le premier volume du répertoire du Théâtre-Français qui leur tombe sous la main, et de faire une comédie avec

n'importe quelle comédie qu'ils y trouvent, le tout pour accélérer leur tâche, il peut bien être permis à un petit journaliste de province de se hâter pour le compte-rendu d'une pareille besogne. M. Dumas a trouvé des choses charmantes dans Marivaux, et il a voulu faire comme Marivaux, parler comme Marivaux, raisonner, agir, procéder comme Marivaux; il a trouvé que la *Surprise de l'Amour*, effacée depuis longtemps du répertoire de la comédie française, on ne sait pas trop pourquoi, puisqu'on y joue toujours les *Jeux de l'Amour*, lui pouvait d'autant mieux servir de modèle de langage et de canevas dramatique, que la *Surprise de l'Amour* était plus oubliée que ce que l'on est convenu d'appeler les chefs-d'œuvre de Marivaux. Malheureusement la copie ne vaut pas le modèle. Marivaux savait la crudité de certains petits détails, et ce que son jargon de convention pouvait avoir d'un peu décolleté et d'un peu leste, par un esprit réel, par un certain piquant, et une adorable négligence d'expressions. Dans *Un Mariage sous Louis XV*, l'ennui domine parce que l'esprit est trop souvent absent, et qu'on se sent d'ailleurs mal à l'aise devant une comédie nouvelle construite des éléments d'une comédie ancienne. Ce que l'on eût accepté d'un auteur de troisième ordre du siècle des Destouches, des Dallainval et des Marivaux, puisque, après tout, ces auteurs peignaient plus ou moins bien les mœurs de leur époque, et parlaient avec plus ou moins d'élégance et de vérité la langue des personnages qu'ils mettaient en scène, on ne l'admet pas de M. Dumas ou de tout autre dont la mission au théâtre devrait avoir d'autre souci et d'autres soins que de refaire ce qui a été fait et bien fait. Soyons de notre temps : ne proscrivons ni Marivaux, ni Dorat, ni Destouches, ni les autres; tâchons, si nous pouvons, d'arriver à des représentations passables de leurs charmants ouvrages, que nous aimerons encore à écouter et à applaudir; mais exigeons de nos auteurs du jour qu'ils veuillent bien nous faire de la comédie pour nos mœurs nouvelles, notre langage et nos ridicules nouveaux; je ne dis pas les vices et les caractères, ceux-là ne changent jamais.

Et puis, mais ceci, ce n'est pas la faute de M. Dumas, ce n'est qu'un accident tout local, *Un Mariage sous Louis XV* a été ici tristement et pauvrement joué : nos acteurs ne savent pas un mot de l'esprit de l'époque qu'ils représentent, ou, s'ils le savent, ils ne le rendent pas. M. Beuzeville qui, ce nous semble, n'était point dans son emploi en jouant un grand premier rôle, a bien une taille suffisante, un physique passable, l'organe voulu pour faire un comédien de mérite; mais M. Beuzeville n'est qu'un très médiocre comédien, pour ne pas dire plus : sa tenue est fautive, sa voix est fautive, sa diction est fautive, ses gestes sont faux. Je suis très fâché d'être obligé de dire cela à M. Beuzeville, mais l'importance du rôle de *Candale* me force à mettre de l'importance aussi dans ma critique. Dans un théâtre de premier ordre, M. Beuzeville serait autorisé à jouer les troisièmes rôles, qu'on ne serait que juste envers lui; il lui manque tout ce qui constitue un premier rôle : l'élégance, une diction pure, nette, bien accentuée, de la noblesse, de l'aisance, de l'âme, du sentiment, de la finesse, de la tenue, de la vérité; je n'ajoute pas l'intelligence, parce qu'on peut être très intelligent et n'être, malgré tout, qu'un mauvais comédien.

Mad. Beuzeville a été quelquefois plus heureuse. Cette dame s'obstine à jouer des rôles qui demandent de la noblesse, de l'élégance et de belles manières. La nature de Mad. Beuzeville est commune et convient peut-être à quelques rôles de drames, mais surtout aux sobrettes. Il y a erreur dans les études de Mad. Beuzeville; elle se fourvoie : sa coiffure, dans le rôle de la *Comtesse de Candale*, manquait de grâce et donnait un air vieux à sa physiognomie.

Mad. Clairanson a l'habitude de son emploi et l'usage de la scène, mais son organe la sert mal : on ne l'entend pas.

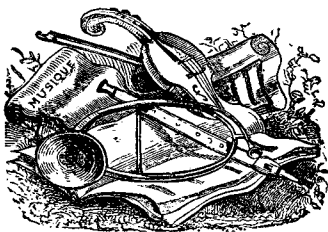
Fanollet joue tristement et avec mollesse; Pougin a été convenable, et Cossard excellent dans *l'Oncle le Commandeur*. C'est bien le moins qu'il y en ait un bon sur six!

Les deux ou trois comédies nouvelles que le Grand-Théâtre nous a données depuis quelque temps prouvent qu'on ne veut pas tout-à-fait abandonner ce genre; mais ce n'est ici qu'une intention que nous n'enregistrerons comme un fait que lorsque l'exécution sera en rapport et plus digne. Je me serais abstenu, comme toujours, sur la valeur de nos artistes de comédie, si je ne voyais pas une tendance à ranimer cette partie du répertoire de l'oubli où on l'a laissé trop longtemps.

Jouez la comédie, mais jouez-la convenablement!

Mais c'est bien d'une réhabilitation qu'il s'agit vraiment! *Un Mariage sous Louis XV* n'a pas réussi, surtout par la faute des acteurs? Eh bien! qu'à cela ne tienne, avant huit jours on donnera la pièce aux Célestins, on passera à autre chose, et tout sera dit.

E. L.....r.



## THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

**J**e viens d'écrire ce titre sans reprendre haleine, et *currente calamo*; mais ici je m'arrête... De quoi vais-je parler? De madame Albert? Vous la connaissez. Des *Premières armes de Richelieu*? Il y a trop longtemps que ces armes se sont émoussées et rouillées. De *La femme raisonnable à 30 ans*? Mais ceci n'est autre chose qu'une mauvaise plaisanterie; car, si la femme doit être raisonnable, ce n'est pas à trente ans qu'elle peut commencer à le devenir : sa raison, naissante à cet âge seulement, serait parfaitement inutile, puisqu'elle ne corrigerait pas l'irréparable passé. De *L'ami Grandet*? Oh! non, parce que les grognards de l'Empire sont brouillés avec la France de 1841. De *Deux jours ou La nouvelle mariée*? Ce serait me condamner ainsi que vous, pour la plupart, au supplice de Tantale.

Rien de plus difficile que la position d'un feuilletonniste ayant à parler sur un sujet donné, et ne trouvant dans celui-ci pas même l'ombre d'une idée possible. Ses jours s'écoulent parfaitement vides de nouveautés; l'heure de livrer la copie aux imprimeurs arrive, et le malheureux scribe s'est vainement torturé le front, rien n'est sorti de son cerveau stérile : c'est alors que le sentiment de la honte et de la colère lui monte à la tête; il voudrait chercher querelle à tout le monde, au journal, au directeur, aux acteurs et surtout au public, à ce vilain public qui semble le regarder faire avec l'ironie à la bouche.

Oui vraiment, le feuilletonniste est, vis-à-vis des lecteurs, dans la position d'un ancien perruquier de prince : l'abonné veut absolument qu'il lui jette de la poudre au visage.

— Quoi de nouveau dans la ville, manant?

— Pas de nouvelles, mon superbe seigneur.

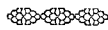
— Comment, maraud, pas de nouvelles! Tu ne sais pas ton métier.

— Mais, Monseigneur, je vous assure... Les maris ne sont ni plus ni moins fidèles que par le passé; leurs femmes les imitent; le peuple souffre et paie beaucoup, mais il ne chante plus et rêve encore *la poule au pot*; les lettres de cachet se multiplient toujours au point de rendre les prisons insuffisantes : la cour adorée continue à élever des bastilles pour se garder contre ses villes bien aimables, bien aimantes et bien aimées; les savants pataugent dans la boue de nos rues étroites; le magnétisme fait diversion aux disputes dites philosophiques de M. de Voltaire, et lit dans l'avenir sans connaître le présent qui ne l'enrichit guère malgré la *prudence*; les petits bons hommes se produisent avec avantage; les théâtres végètent. Mais depuis quelques jours, vous le savez, une séduisante *panthère* paraît en loge et enflamme l'attention publique : heureusement son gardien est sûr; on l'a depuis assez de temps surnommé le *doyen* des écrivains qui surveillent le calme et la morale publique. Donc, vous le voyez, Monseigneur, chaque chose va et vient à l'ordinaire; mais rien de complètement nouveau sur la machine ronde.

— Tais-toi, butor; lorsqu'il n'y a point de nouvelles nouvelles, les perruquiers-coiffeurs doivent en inventer quand même. Retourne à l'école, je te chasse; va-t-en.

— Merci, monseigneur.

Je voudrais bien cependant ne pas me trouver dans la position de ce misérable cuistre, qui s'en va chassé et content; mais, en vérité, je crains bien de me mettre dans le cas d'éprouver semblable disgrâce. Or, pour conjurer ce malheur, que vous conterai-je, Messieurs? Absolument rien. J'observe qu'à force de parler sans rien dire, j'ai dévoré l'étroit espace que m'abandonnaient les dimensions du journal; j'essuie donc ma plume, et bonsoir!



## UN DINER CHEZ ROBESPIERRE.

**C'**est chose merveilleuse comme les plus grands effets sont produits souvent par les plus petites causes, et à cette occasion nous allons vous dire une anecdote toute palpitante d'intérêt et pourtant inconnue jusqu'à ce jour, bien qu'elle se rattache à l'un des événements qui ont le plus influé sur la face du monde dans le siècle dernier.

L'infortuné Louis XVI était en jugement devant la Convention : une partie de l'assemblée voulait que la mort fût prononcée, tandis que l'autre cherchait par tous les moyens possibles à prévenir cet horrible attentat; l'instruction de l'affaire était terminée, les plaidoiries touchaient à leur fin, et le lendemain on devait délibérer. Robespierre se signalait parmi les plus véhéments et cherchait à entraîner à lui ceux de ses collègues les plus influents qui ne s'étaient point encore dessinés d'une manière positive; au nombre de ces derniers se trouvait un homme que nous ne nommerons pas, par respect pour sa famille, mais que chacun reconnaîtra facilement quand nous aurons dit qu'après avoir servi la République dans les camps, il devint le séide le plus dévoué de l'Empire, et que, plus tard, il vendit la France à l'étranger.

Robespierre, qui ne tenait pas d'état de maison chez lui, recevait assez somptueusement pour l'époque, chez Mad. D\*\*\*, sa maîtresse,

femme d'une beauté rare, douée d'un certain esprit, et qui demeurait alors cul-de-sac du Dauphin. Il jugea à propos de donner un grand dîner chez elle, auquel il invita ceux de ses collègues qu'il voulait entraîner avec lui pour la sentence du lendemain. Le conventionnel en question fut tout naturellement placé à côté de la maîtresse de la maison, et comme le mot lui avait été donné, il n'est sorte de coquetterie qu'elle ne mit en usage, sorte d'agaceries qu'elle ne se permit pour captiver son voisin, fort enclin, du reste, de sa nature, à céder à l'empire du beau sexe : au dessert, au moment où les vins les plus généreux, l'éclat des bougies et le feu de la conversation faisaient fermenter toutes les têtes, la conversation tomba tout naturellement — ou peut-être par calcul, — sur le sujet à l'ordre du jour; chacun émit son opinion, la développa avec animation, et les tièdes commençaient à s'échauffer; notre homme seul ne se mettait pas à l'unisson. Ce fut alors que Mad. D\*\*\*, profitant d'un moment où les conversations, de générales, étaient devenues particulières, lança contre son voisin toute l'artillerie de ses regards, toute la séduction de ses paroles; et quand le pauvre modéré fut arrivé au point de surexcitation où elle voulait l'amener, elle ne répondit à la demande d'un rendez-vous pour le lendemain que par l'engagement solennel de voter la mort. On se levait de table à ce moment et le dernier trait de ce drame fut celui-ci, accompagné d'un petit soufflet à deux doigts, en forme de caresse : *Allons, belle dame, on ne peut rien vous refuser.*

Le lendemain, Louis XVI était condamné à mort.



## UN DUO A L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

(Extrait du *Samedi*, aujourd'hui le *Monde musical*. — Nous avons pensé, malgré la date de cet article, qu'on y faisait une critique assez bouffonne et surtout très juste de la grande méthode de chant à la mode, et que cette spirituelle pochade, en un mot, pouvait bien être ici de circonstance.)



PARIS renferme une grande foule d'excellents musiciens qui n'écrivent pas sur la musique.

En revanche les journaux de la capitale possèdent un certain nombre de feuilletonnistes hérissés de dièzes et de bémols, lesquels trottaient en *sol*, pataugent en *ut*, et ignorent complètement la gamme.

Les jugements de ces Messieurs font l'admiration des peintres et des danseurs. — Nous parlons ici des spécialités des grands journaux, des littérateurs qui trônent dans la presse. Il y a aussi des feuilles dites musicales exclusivement; celles-là, en vérité, l'emportent encore sur les autres : elles affectent un aplomb particulier, et donnent à la science qui leur manque un immense ennui pour auxiliaire. Donner quelque chose à rien, et c'est ce que notre phrase voudrait établir, est sans doute peu logique. Mais nous désirons indiquer poliment que ces journaux sont, en fait de musique, jeunes et pas amusants.

Vous avez lu, sans doute, quelques éloges nés cette semaine à la suite de morceaux plus ou moins massacrés sur nos théâtres lyriques. Certes, quelques-uns de ces coups d'encensoir vous sont arrivés, ne fût-ce qu'à propos de l'Opéra, des Italiens ou de l'Opéra-Comique. Notre intention étant de vous tenir au courant des choses musicales de la semaine qui auront fait le plus de bruit, nous devons incontestablement accorder parmi elles le premier rang au duo de la *Muette* qui a retenti ces jours derniers à l'Académie royale.

Et tout d'abord, pour ne pas donner lieu aux mauvaises langues de s'étayer de la puissante opinion du *Samedi*, en la dénaturant comme il est reçu de faire généralement, nous posons en fait avéré que MM. Duprez et Massol jouissent de toute notre estime, que nous les tenons pour chanteurs très remarquables, que nous aimons presque toujours à les entendre et, que nos éloges ne leur manqueront pas en d'autres occasions.

Nous ajouterons même aux congratulations de nos confrères, à l'endroit du duo de la *Muette*, que si jamais M. Massol quittait l'Opéra, ce duo de M. Auber est un morceau qu'on ne retrouverait plus. Ce serait un duo perdu, une espèce de monstre musical antédiluvien pour lequel il n'y aurait pas de reconstruction possible. — Vous n'entendriez plus rien comme cela.

Nous avons eu le bonheur d'assister à cette énorme lutte entre les deux chanteurs : quelle effroyable gymnastique ! c'étaient d'horribles coups de poing en *fa* et en *si*, une boxe allegro comme jamais Adams ni Swift ne la pratiquèrent. Nous vous prions de croire qu'un air varié pour timbales et trompette — ou pour trombone et grosse caisse — ou pour trompe et *cornò di bassetto* — ou un étourdissant *halali*, — — seraient avec ce duo dans le rapport de sonorité qui pourrait exister entre deux guitares et deux ophicléides.

Il faut rendre justice à M. Massol : dans ce choc affreux les torts n'étaient pas de son côté; il ne commençait pas, il ne portait pas le premier coup, mais, tudeïu, comme il le rendait ! quelle gigantesque riposte ! — Cela d'ailleurs n'était qu'équitable, et nous en convenons. M. Duprez méritait les horions qui pleuvaient *con furia*, et qu'il provoquait. — Pourtant, tous les carreaux de vitres des environs, les trois mille tympans ou à peu près de l'assemblée, et la sûreté personnelle des deux artistes, méritaient bien aussi quelque considération.

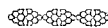
Dans ce mémorable duel de géants, dans ce corps-à-corps de Goliaths, il était curieux d'entendre à quels rugissements la musique vocale peut servir de prétexte. — C'était un assaut diatonique, chromatique et diabolique, donné à l'Opéra, entre l'Hercule de la clé d'*ut* et le Samson de la clé de *fa*. Nous avons peut-être tort de placer ici le tondu de Dalila, car tout cela était bien peu catholique. Ce sont, en définitive, d'étranges chrétiens que MM. Duprez et Massol.

A peine nous sortions (non pas des portes de Trézène) d'une vibrante modulation, nous retombions dans une retentissante; car si, d'une part, M. Duprez laissait flotter les rênes sur le cou de ses notes fougucuses, de l'autre, ce n'était pas son silence qu'imitait M. Massol, auprès de lui rangé. — *Un effroyable cri...* (c'est Racine qui parle) était à l'instant compensé par un *cri redoutable*. Sitôt que M. Duprez ouvrait la bonde à un mugissant : *Amour sacré de la patrie ! M. Massol*, à la minute, confectionnait un torrentueux *Amour sacré !* — Le premier reprenait *sacré* avec violence, — le second ajoutait un *sacré* d'emportement. — M. Duprez alors foudroyait un *sacré* explosif; — immédiatement, de M. Massol partait un *sacré* à tout briser. — Venait ensuite l'ensemble.

Un peu plus loin se présente une demi-mesure solo pour Mazaniello : M. Duprez avançait d'un bon grand pas vers la rampe pour pousser cette demi-mesure dans la salle; *subitò* M. Massol faisait son pas tout pareil, et lançait à tour de gosier sa demi-mesure aussi; comme la voix de M. Massol est très franche et très énergique et qu'elle sort plus naturellement que celle de M. Duprez, celui-ci tentait alors les derniers efforts, et le duo finissait à triple volée.

Après toutes ces exterminations, le public enchanté applaudissait à outrance. Voilà de la musique, à la bonne heure, et de la rude !

Stanislas CHAMPEIN.



## Généalogie de George Sand.



AR Madame sa grand'mère, l'auteur d'*Indiana* n'a rien moins que du sang royal dans les veines, et voici comment : Tout le monde sait que le maréchal de Saxe était fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne, et de la comtesse de Koenigsmarck. Sous une enveloppe saxonne, le héros de Fontenoy portait un cœur très français, et il avait eu dans sa vie un bon nombre de faiblesses.

De l'une de ces faiblesses naquit, en 1750, une fille, Marie Aurore, reconnue comme telle après la mort du maréchal par arrêt du parlement, et mariée en premières noces au comte de Horn; restée veuve peu de temps après son mariage, la comtesse de Horn se retira à l'Abbaye-aux-Bois, et, dans cet asile prédestiné, qui devait plus tard abriter une gloire de beauté immortalisée par la bonté et la grâce, elle tint un des *bureaux d'esprit* les plus distingués du dernier siècle : le vieux maréchal de Richelieu était, à ce qu'il paraît, un de ses fidèles. Remarquablement jolie et spirituelle, la jeune veuve inspira bientôt une passion très vive à M. Dupin de Francueil, fils du fermier-général Claude Dupin, qui l'épousa, et qui, nommé lui-même fermier-général de l'apanage du Berri, l'emmena dans cette province, où elle résida successivement à Châteaurox, puis au château de Nohan, à une lieue de La Châtre. Mad. Dupin se trouva veuve une seconde fois en 1786, avec un fils, Maurice Dupin. Ce dernier, marié de bonne heure, avait déjà conquis sous l'empire un haut grade militaire; il était, je crois, colonel, lorsqu'il mourut subitement à La Châtre, d'une chute de cheval, laissant une fille unique nommée Marie Aurore, comme sa grand'mère, et dont l'éducation resta confiée à celle-ci. C'est cette enfant qui devait être George Sand.



## AMOURS ET INFORTUNES

D'UN

## SUISSE DE CATHÉDRALE.

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.



SUR les bords du Rhône, entre Avignon et Valence, le voyageur découvre à sa gauche une jolie petite ville fort illustre, fort ancienne (disent les archéologues du département), et qu'un pont suspendu, svelte et gracieux, réunit en quelque sorte, sur la rive opposée, à quelques vieilles et chétives masurettes pompeusement surnommées le *Vieux-Bourg* ! Or, la plus pauvre et la plus misérable de ces quelques maisonnettes en ruines touche presque à la culée du joli pont en fil de fer, et sert de logis à un ancien brigadier de la gendarmerie impériale, lequel, après avoir été tour-à-tour garde-côtes, vétéran, garde-chasse et invalide, est parvenu, de fonc-



tions en fonctions, et encore avec de toutes puissantes protections, à la dignité de concierge ou de gardien dudit pont, une des merveilles architecturales du canton. Nous laisserons à d'autres, plus experts, plus érudits et plus habiles surtout, le soin de décrire l'antique et noble cité, veuve de son chapitre, de ses évêques, de ses riches vitraux, de ses saints d'argent massif doré, et se consolant de la perte de son ancienne splendeur à l'ombre de sa jolie et coquette métropole, une mignonne et élégante basilique, au porche majestueux surchargé de bas-reliefs et de dentelures, aux fenêtres en ogive, entourées de clochetons et de feuilles d'acanthé, aux festons de marbre et de granit, aux colonnettes élancées et frêles, au clocher hardi, svelte et gracieux! vraiment un bel édifice, auquel on ne saurait guère reprocher que l'exiguïté de ses proportions!

Quelques savants archéologues, quelques hommes très versés, comme on dit, dans la science des dates, nous assurent que cette vieille petite métropole, à la fois si élégante et si majestueuse dans ses pourtours, si festonnée, et si richement décorée par la statuaire et l'architecture, fut construite au commencement du douzième siècle: un plus grand nombre prétendent, et nous sommes de cet avis, que la petite cathédrale de *Saint-Lazare*, qui vous rappelle tout d'abord celle de Strasbourg, et, vue dans son ensemble d'un peu loin, vous paraît comme une jolie petite miniature de Saint-Ouen de Rouen....., n'a pas une origine plus reculée que la fin du quinzième siècle!... Il s'est déjà bien dépensé de l'encre, une immense quantité de papier, et bon nombre de mensonges même, à ce seul sujet.

Plusieurs célèbres bibliothécaires se sont brouillés sans retour possible pour n'avoir pu s'entendre sur cette date si importante; et l'on nous a même affirmé qu'un beau mariage avait manqué dernièrement, parce que le père d'une très jolie et très riche héritière de notre petite ville (que, pour ne point vous la nommer, nous n'appellerons désormais que la ville de *Saint-Lazare*) n'avait jamais pu convaincre son futur gendre que le milieu du treizième siècle était la seule date admissible touchant la fondation, l'érection, l'édification et la consécration de la petite cathédrale de Saint-Lazare!

Le susdit beau-père, en expectative, s'étant emporté en menaces et en injures envers son futur gendre, encore plus ignorant qu'entêté, il s'en était suivi une brusque rupture qui avait rendu irréconciliables deux familles jusque-là le plus étroitement unies.

Voyez pourtant jusqu'où peut nous mener la science, c'est-à-dire la frénétique passion des dates, qu'il ne faut pas confondre avec la science ou plutôt l'art de grouper des chiffres... ces malheureux chiffres qui brouillent tant de gens et tant de choses au temps où nous sommes!

Or, pour en revenir à notre jolie petite cathédrale, il faut bien que vous sachiez qu'au milieu de l'étroite terrasse recouverte de dalles unies, espèce de balcon léger qui entoure symétriquement le chevet et la principale tour du vieil édifice, se trouvait entre cinq et six heures du soir, le 24 août de l'année néfaste et mémorable de 1840, et dans l'attitude de la plus profonde méditation, un homme âgé d'environ quarante-cinq ans, aux rares cheveux grisonnants.

Cet homme, d'une haute et forte stature, au nez aquilin disgracieusement prononcé, était coiffé d'un immense chapeau à cornes, aux franges blanches, et vêtu d'un large habit d'uniforme d'étoffe écarlate, aux torsades et aux galons d'or; il portait en outre, suspendue à un riche baudrier étincelant de paillettes, une longue et inoffensive épée. Et cependant cet homme, malgré toute la magnificence de son costume, semblait en proie à la plus vive émotion.

Appuyé sur la balustrade à jour, de pierres grises noircies par le temps, laquelle servait de point d'appui aux rares visiteurs de la galerie, cet homme, dont les regards semblaient s'attacher malgré lui tour-à-

tour sur le léger pont suspendu et sur le fleuve rapide, et y chercher quelque objet ou plutôt quelque être bien-aimé; cet étrange personnage, qui par intervalle se frappait le front et la poitrine tout en faisant résonner les dalles sonores avec la pointe de sa grande épée; cet homme, enfin, qu'une grande passion semblait agiter et subjugué en cet instant, n'était rien autre que le très vertueux, très probe et très orthodoxe Vuillams Obberson, ex-garde-suisse du roi Charles X....., un vrai suisse d'origine, maintenant le suisse en habit rouge, au chapeau galonné et à la longue hallebarde, — la terreur des carlins et des caniches impudiques; — car c'était bien lui, en un mot, c'était bien le superbe et beau suisse de la petite cathédrale de Saint-Lazare!

Or, dans le chapitre suivant nous apprendrons au lecteur quels étaient les motifs de cette préoccupation insolite et si profonde, de cette anxiété extraordinaire du beau suisse, le plus paisible habitant de cette petite ville, antique et vénérée entre toutes, pour la plus grande jubilation d'une foule d'archéologues et de numismates, les confrères *en hyménée*..... de messire Vuillams Obberson, le gardien fidèle et le défenseur de la jolie petite basilique de Saint-Lazare!!!

FIN DU CHAPITRE PREMIER.

(La suite au prochain numéro.)



## Nouvelles diverses.

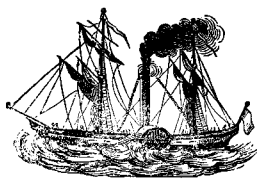
Le doyen des journalistes, M. Bertin l'aîné, rédacteur en chef du *Journal des Débats*, est décédé la semaine dernière à Paris, à l'âge de 73 ans. Un grand nombre d'hommes de lettres et de journalistes des opinions les plus diverses assistaient à ses obsèques, où l'on a remarqué d'illustres amis du défunt, MM. de Châteaubriand, Ingres, Guizot, de Salvandy, Villemain, Victor Leclerc, Agier, de Cailleux, Charles Nougier, Roger, Ballanche, de Sainte-Beuve, H. Royer-Collard, Jules Janin, Paul Delaroché, Ary Scheffer, Halevy, Emile et Antony Deschamps, Lerminier, Valentin de Lapelouze, Théodore Anne, Boilex, Brindeau, N. Roqueplan, Charles Rabut, Orsel, Périn, Amaury Duval, etc. Un *Miserere* à trois voix, composé par Elwart, a été chanté par MM. Octave, Wermelen et Bouché, de l'Académie de musique. — M. Bertin l'aîné dirigeait le *Journal des Débats* depuis près de cinquante ans.

— A Paris, Baroilhet vient de chanter le rôle de *Guillaume Tell*. Au dire des journaux qui s'accordent sur un point essentiel, à savoir que Baroilhet est un grand chanteur, et qu'il se tire de ses rôles avec un charme, une science parfaite, ce début est un succès. Quelques critiques, cependant, reprochent au chanteur d'avoir altéré le sens musical de certaines phrases du chef-d'œuvre de Rossini, méthode de Duprez.

Le célèbre Pymée Mathias Gullia nous prie d'annoncer qu'il a fixé sa résidence au café du *Grand-Orient*, aux Brotteaux, pendant son séjour à Lyon, et qu'il y sera visible tous les jours pour les personnes qui voudront le connaître et converser avec lui.

Notre dernier article du théâtre des Célestins a été gravement défiguré. A propos de Jules Janin et de sa critique, on nous a fait dire: le plus *discret* des conteurs de riens, au lieu de: le plus *disert*; — plus loin, au lieu de l'idée *absente* on a imprimé: l'idée *obscur*; — enfin nous avons écrit: consolé Nourrit du *capricieux oublié parisien*, et l'on met: consolé Nourrit, ce *précieux oublié parisien*. Comme on le voit, le sens des phrases était singulièrement altéré, et l'intelligence de nos lecteurs y aura sans doute suppléé.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.



### LE PAPIN DU RHONE,

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,

part du port des Cordeliers

POUR

VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE,  
ARLES ET MARSEILLE,

Tous les jours, à 4 heures du matin.

NOTA. — Le service des *Papin*, remarquable par sa régularité, ne laisse rien à désirer pour le bien-être des voyageurs.

Les *Papin* arrivent à Avignon vers quatre heures après midi, à Beaucaire de cinq heures et demie à six heures, et à Arles à huit heures.

Au Parisien.

### A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c. (82)

### HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin. (83)

GRANDE BAISSÉ DE PRIX.



AVIGNON en 10 heures  
de marche.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin  
du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

VALENCE, AVIGNON et BEAUCAIRE,

Premières, 4 f. — Secondes, 2 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu. S'adresser à MM BONNARDEL frères et FOUR, propriétaires des superbes bateaux neufs

le Crocodile, le Marsouin, le Mistral,  
le Sirocco,

quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord du bateau. (81)